DANIELLE THIÉRY

BEBACK



RIVAGES/NOIR

« Dans cette ville qu'elle ne connaissait pas, les transports urbains, ce n'était pas une bonne idée. D'autant moins bonne qu'alors qu'elle s'engageait dans la file d'attente des taxis, elle s'était retournée pour scanner la foule des voyageurs et de leurs accompagnants. Une silhouette avait attiré son attention, qui s'était dérobée aussitôt qu'elle s'était sentie repérée. »

Venue enterrer son père dans un village bourguignon, Diane Devers, ex flic et romancière à succès, retrouve à l'issue de l'inhumation une petite fille quasi muette dans sa voiture. Partie à la recherche d'éventuels parents de l'enfant, elle tombe sur le cadavre empalé de Gaston, le cantonnier responsable de l'entretien du cimetière. Ses réflexes de policière lui commandent de prévenir la gendarmerie la plus proche, mais alors qu'elle est en route, elle a le sentiment d'être suivie. Hors de toute rationalité, elle ramène l'enfant chez elle à Paris. Elle ne sait pas encore que cette décision prise sur un coup de tête va l'emmener jusqu'à New York et lui faire remonter le cours de sa propre histoire familiale.

Danielle Thiéry est la première femme à avoir accédé au grade de commissaire divisionnaire dans la police française. Après une carrière au sein de cette institution elle entame une carrière de romancière dans les années 1990. Elle remporte un gros succès avec sa série Edwige Marion et signe aussi plusieurs romans pour la jeunesse. Lauréate du prix du Quai des Orfèvres, elle est considérée comme l'une des voix importantes de la littérature policière française.

Du même auteur
Chez le même éditeur

Crimes de Seine
Le Jour de gloire

Dans la même série

Viper's Dream
Queens gangsta
Manhattan Palace
A queen in New York

DANIELLE THIÉRY

BEBACK

Série New York Made in France

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

En couverture : © Ron Chapple 2003 / Getty Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2025
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6739-9

À ma famille

Des jours si merveilleux que l'on voudrait y croire…

1

Charmes
15 octobre 1917

L'orage gronde sur le mamelon du Lancenet. Au lieu-dit le « Creux des vaches », les bêtes du père Creusot se serrent les unes contre les autres. Leurs flancs frémissants annoncent les éclairs et le tonnerre alors qu'à l'ouest le soleil couchant empourpre encore la plaine.

Louise secoue vivement son cotillon pour aérer ses jambes sur lesquelles la sueur dégouline. Elle éponge son front et, avec un soupir, se baisse pour saisir les anses de ses deux seaux. Dans le mouvement, un peu d'eau gicle sur ses pieds, entre dans ses sabots. Le visage écarlate, la jeune fille laisse passer un instant avant de soulever les récipients pour remonter le chemin grossièrement empierré qu'elle emprunte plusieurs fois par jour afin d'aller les remplir à la source, près du lavoir.

Elle entend le grondement de l'orage, de plus en plus proche : il ne faut plus tarder. Comme pour confirmer ses

craintes, une bourrasque nait dans le fond de la cuvette, s'enroule au toit d'une cabane communale. Elle emporte sur son passage la moitié de la meule de paille érigée dans le champ des Ponceaux et Louise pousse un cri de colère car, inévitablement, l'ouragan va aussi endommager les coupes d'après moisson, souiller les oignons et les pommes de terre, arrachés mais toujours pas ramassés. Il est déjà tard dans la saison, ces travaux seraient terminés depuis longtemps s'il y avait suffisamment d'hommes pour s'en occuper. Mais la guerre les a tous emportés. Rien que dans sa famille, trois ne sont pas revenus et on est depuis trois semaines sans nouvelles de l'oncle Albert. La nécessité de survivre interdit qu'on s'apitoie sur son sort mais il n'y a pas de soir où Louise ne sombre dans le chagrin. Pas de jour où, obligée de passer devant le cimetière pour aller aux champs du Lancenet, elle ne pousse la grille de fer pour aller s'agenouiller sur le tertre provisoire où l'on a couché Raoul, son père, son oncle Gustave tué au Chemin des Dames au mois de mai et Armand, son frère ainé, à peine vingt ans, tombé l'année dernière à Verdun. Dès le premier mort, Léonie, sa mère, a sorti les habits noirs de l'armoire, caché ses cheveux sous sa mantille de mater dolorosa. Déjà douze victimes des combats dans ce village de cent cinquante âmes qui n'a plus pour population masculine que des gamins, quelques vieillards sans force et Barnabé, l'idiot, qui s'exhibe dans les chemins au passage des femmes. Il se dit que certaines se laissent aller parfois à se donner du plaisir avec lui, malgré ses dents gâtées et son odeur d'écurie, tant le manque d'homme finit par peser sur les nerfs.

Et voilà que deux mois plus tôt les Ricains ont débarqué. Au début, la nouvelle a eu du mal à se frayer un chemin jusqu'à Charmes et, surtout, à être reconnue comme vraie. Puis le bruit a couru qu'ils étaient en train d'installer un énorme camp, à une dizaine de kilomètres et, très vite, en effet, les premiers représentants de cette terre lointaine ont pointé leurs chapeaux. Des blancs, des noirs, des Indiens, qui venaient prêter main-forte aux champs, aux fermes. C'est ce qui se raconte en tout cas, car Louise n'en a encore vu aucun à Charmes. On les appelle les « Sammy ». Louise ne sait pas trop pourquoi, et il parait qu'ils apportent, en plus de leurs bras, des merveilles inédites : du chocolat, des boîtes de conserve de bœuf, des gâteaux. Et cette délicieuse pâte à mâcher au nom bizarre, chouine gomme. Il faut savoir s'y prendre pour mastiquer la substance élastique car, Léonie l'a prévenue, ces trucs chimiques sont juste bons à coller les boyaux si on les avale par mégarde.

Louise n'a pas encore dix-sept ans et sa vie lui semble déjà plus fermée que le ciel à présent noir comme l'encre. De longs éclairs le cisaillent, les déflagrations suivent, la dernière si proche que Louise sent son corps traversé par une violente décharge. Une boule de feu tombe du ciel, file le long du poteau qui supporte la hampe où l'on accroche le drapeau tricolore les jours de fête et disparait dans le sol avec un grésillement inquiétant. Louise pose ses seaux, le cœur battant la chamade. On dit que, dans ces cas-là, il ne faut surtout pas toucher le métal, ni l'eau. Pétrifiée, elle attend. Puis, sur une dernière explosion, le couvercle céleste s'ouvre en deux, déversant d'un coup ses trop-pleins comme on vide un sac. Louise suffoque vite

sous la déferlante tandis que l'odeur de ses cheveux collés de sueur et de ses vêtements crasseux monte à ses narines. Ces effluves lui sont familiers comme ils le sont aux habitants du village qui se lavent peu, attendant que la nature, comme aujourd'hui, pourvoie à leur hygiène.

Encore loin de la maison, Louise doit à tout prix trouver un endroit pour s'abriter. Mais autour d'elle, il fait plus noir que dans le ventre d'une vache. Grâce à la boule de feu qui a frappé le mât, elle sait qu'à quelques mètres, se trouve la grange de Georgine, son amie qui a exactement son âge. Louise se lance à l'aveugle, trébuche sur une pierre et manque de s'étaler. Un peu plus loin, c'est un de ses sabots qui s'englue dans la boue et qu'elle doit abandonner. Elle trouve au jugé la porte de la bâtisse, constate qu'elle est légèrement entrebâillée. C'est au moment d'entrer qu'elle avise les deux engins posés contre le mur. Des bicyclettes, avec un cadre. Des vélos d'hommes, donc, mais pas d'hommes d'ici, c'est sûr, ces vélos sont trop neufs, trop beaux.

Peu importe qui est là, se dit-elle, ce qu'elle veut tout de suite, c'est se mettre au sec. Pourvu que la mère François, qui espionne sa fille unique sans répit, ne soit pas embusquée dans un coin. Comme Louise, Georgine porte son lot de douleurs mais si le chagrin lui éteint l'insouciance, ses sens n'en sont pas morts pour autant et elle ne se prive pas de se consoler avec le premier venu.

Une fois la porte refermée, Louise est plongée dans une noirceur dense. Elle ne voit rien mais elle ne s'est pas trompée à propos de ce que fabrique Georgine. Elle entend les frottements, les gémissements, également les couinements de son amie qu'elle reconnaîtrait entre mille.

Des petits cris de souris extasiée auxquels font écho les accents d'une voix mâle. Louise secoue sa jupe trempée, tord sa longue natte dégoulinante. Elle se prépare à enlever son unique sabot gorgé d'eau quand elle devine une présence derrière elle. Si proche qu'elle en sent la chaleur contre son dos. Puis, deux mains se posent sur ses épaules et, doucement, la tirent en arrière. Louise veut s'en défaire mais aucun de ses membres ne lui obéit. Enhardies par sa passivité, les mains sinuent vers l'avant de son corps, explorent la base de son cou. Cet attouchement électrise la jeune femme des pieds à la tête tandis que l'orage lâche au-dehors son fracas d'apocalypse. Quand elle devine que les mains vont s'enhardir sur ses seins, elle presse les siennes dessus pour arrêter leur progression. Elle en ressent la chaleur et la force, c'est un homme à n'en pas douter. Il obtempère, laisse passer trois secondes suspendues. Puis, doucement, des lèvres se collent timidement à la nuque de Louise. Cette caresse expédie des milliards d'aiguillons dans son ventre mais malgré le tsunami qui la renverse, elle refuse d'aller plus loin dans l'aventure. Elle tourne la tête vers l'autre pour lui signifier d'arrêter. Louise ouvre la bouche mais un baiser la lui ferme. Une haleine tiède achève de la faire chavirer. Une senteur de menthe fraîche qui lui fait prendre un peu plus conscience de sa propre saleté.

Soudain, surgi du fond de la grange, le claquement d'une porte fait tressaillir Louise. La voix forte de la fermière qui gueule : « T'es où, espèce de traînée ? »

L'inconnu lâche Louise, s'écarte. Elle l'entend qui remue dans le noir. Puis une main saisit la sienne pour y glisser un petit objet rectangulaire et plat sur lequel

elle referme les doigts. Louise devine qu'il s'agit d'un de ces merveilleux chouines gommes et une onde de chaleur l'embrase. Alors, l'inconnu prononce quelques mots qu'elle ne comprend pas. Elle a envie de dire quelque chose mais il l'en empêche en pressant ses doigts plus fort. Elle sent son souffle sur sa peau tandis qu'il chuchote à son oreille :

– Bibac, Bibac !

Un instant plus tard, la porte de la grange s'entrouvre, libérant une clarté bleutée, filtrée par le rideau serré de la pluie qui tombe toujours aussi dru. Deux silhouettes mâles se glissent dehors. Les roues des vélos grincent et s'éloignent dans l'ombre crépusculaire. Louise sursaute quand la voix de Georgine susurre contre son cou :

– Alors, c'était comment avec le Sammy ? Il t'a fait sauter le berlingot, cette fois ?

Louise hausse les épaules. Elle n'est pas vierge, qu'est-ce qu'elle s'imagine, cette crétine qui ne pense qu'à ça, aux hommes, et plus précisément à ce qu'ils ont entre les jambes ? Et Georgine n'a pas à savoir ce qu'elle, Louise, a fait avec l'inconnu.

– Il t'a dit son nom, au moins ?

– Bibac, murmure Louise étourdiment ce qui déclenche le rire, le moqueur, celui qu'elle déteste, de Georgine qui s'exclame en pouffant :

– C'est pas un nom ça !

Qu'est-ce que ça peut lui faire ! De toute façon, Louise ne veut pas revenir sur terre, pas encore. Une douce chaleur dans le creux du ventre et une torpeur délicieuse l'accompagnent sur le chemin de pierres, quand, la pluie s'étant calmée, elle se décide à quitter son refuge. En

ramassant ses seaux abandonnés dans la boue et que la débâcle a saturés, elle se gauge[1] *encore une fois les pieds. Elle file vers la maison après avoir vainement cherché son sabot disparu. Sûr qu'elle va se prendre une bonne raclée en rentrant. Il faut dire qu'on manque de tout depuis trois ans, jamais sa mère n'aura l'argent pour acheter d'autres sabots ou des galoches, une denrée encore plus rare.*

Elle s'en fiche, complètement.

Les mains de l'inconnu lui ont ensoleillé la tête. Tandis qu'elle court, légère, un air et des mots viennent à ses lèvres.

« C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde, c'est l'amour qui console le pauvre monde… »

Quelques notes d'une chanson que Léonie fredonnait parfois sous l'œil attendri de Raoul, son mari. Elle ne prononçait pas tous les mots et Louise ne savait pas où sa mère les avait entendus. Peut-être d'un de ces saltimbanques qui s'arrêtaient parfois à Charmes le temps d'un court spectacle sur la place du village.

C'était de toute façon avant que cette guerre infâme n'emporte Raoul et Charles et n'éteigne à jamais la joie dans la maison.

Louise entrevoit tout à coup une lueur d'espoir dans son désespoir.

Le reste n'a pas d'importance.

---

1. Gauger : inonder en patois bourguignon-franc-comtois. (*Toutes les notes sont de l'auteure.*)

2

New York
10 février 1918

John se dévisse le cou pour apercevoir la maison, à l'angle, presque, de Madison Avenue et de la 23e Rue. Bien que les arbres aient déjà perdu leurs feuilles, il ne peut entrevoir que le haut du pignon et une partie du toit. Il tremble de frustration et de peine car, il le sait hélas, il n'est pas près de revenir ici.

Il est tôt, les rues sont désertes. Une sensation d'abandon l'envahit au souvenir pas si lointain de la foule massée sur Madison Square, en bordure du parc, jusque sur Madison Avenue, la Cinquième Avenue et la 23e Rue. Masse anonyme qui les acclamait, lui et ses camarades, des inconnus à son image qui, sans qu'ils comprennent bien pourquoi, partaient faire la guerre. Il y a quoi ? Six, huit mois ? Il ne saurait le dire. Tant de choses se sont passées depuis que, debout sur la remorque du camion, sanglé dans son uniforme vert olive, il se préparait à

embarquer pour sauver une partie de ce vieux continent dont on lui avait parlé, vaguement, à l'école, comme d'une terre ancestrale d'où nombre d'Américains étaient issus sans qu'ils ne l'aient jamais vue que sur une carte. Et encore, lui, John, n'y avait-il jamais vraiment prêté attention.

De l'autre côté du parc, il aperçoit la tour du Garden, qui ressemble à un minaret, à l'angle de la 26e et de Madison Avenue. Combien de combats au Madison Square Garden a-t-il ratés depuis son départ ? Les images de boxe lui remontent à la mémoire comme une bouffée d'ivresse. Ses premiers pas à l'Hudson Club, ses premières échauffourées sous l'œil enflammé, admiratif, de Jimmy, son sparring-partner, les franches rigolades, les filles, les rêves, les délires, les mauvais coups, aussi, forcément, les déboires…

Oh Jimmy, Jimmy, mon ami, où es-tu ? En France, toi aussi, mais où, dans quel horrible coupe-gorge ? Si seulement je savais.

L'étau se resserre dans la poitrine de John à la pensée du carnage qu'est cette guerre en Europe. Des millions d'hommes, moyenne d'âge vingt-trois ans, sont tombés dès les premiers combats. John en a vu les ravages sur les visages des survivants, il a plongé le regard dans la béance d'horreur ouverte chez chacun de ceux qui en sont revenus, mutilés, estropiés, défigurés. Jimmy mourra, tôt ou tard, sans doute, dans une tranchée, comme lui, John, aurait disparu sans cette absurde affaire. Son retour au pays ne le sauve pourtant pas d'une mort inéluctable car, à tous les coups, c'en est une autre qui l'attend. Pas glorieuse, celle-là, sans panache, solitaire et triste. Personne

ne viendra le voir tressauter sur la chaise électrique, le masque de cuir empêchera ses yeux de quitter ses orbites mais nul ne s'en rendra compte. Son père ne saura pas, il vaut mieux qu'il ne sache pas car mourir ainsi est une honte. Au corps-à-corps, sur le ring, au pire sous les balles des adversaires, des flics ou des familles rivales mais pas comme ça… Pas comme un vulgaire criminel qui salit la famille parce que les Capitano ne tuent jamais pour rien.

John frissonne.

Quel gâchis.

Qu'est-ce qui lui a pris ?

Évoquer son crime, penser à Jimmy et à la guerre en Europe le ramène inévitablement au Camp Williams, à Is-sur-Tille, en France. John a fait partie des premiers engagés. Un peu contraint et forcé, il doit bien l'admettre, après le combat sanglant contre Mike Adams, en février 1917, qui avait déjà failli l'envoyer derrière les barreaux. Cet engagement, cette fuite, devrait-il dire, en Europe, c'était la seule façon d'échapper à la honte d'un match truqué qui avait tourné au carnage. Adams s'était rétracté au dernier moment, un sursaut d'orgueil avait-on estimé dans l'entourage de John qui avait été contraint à ce que les journaux, pas dupes, avaient nommé l'exécution du traître. Ce patriotisme lui aussi truqué l'avait conduit à rejoindre les rangs des volontaires qui n'allaient pas encore combattre mais poser des rails de chemin de fer, monter les murs et les toits de ce camp militaire gigantesque, la base logistique que l'armée américaine installait en France, au plus près de la principale ligne de front de la guerre sans fin qui embrasait l'Europe. Les pays

assaillis – la France en premier lieu – avaient appelé leur grand frère américain à la rescousse. L'Amérique ne disposait alors que d'une force armée limitée mais, outrée que l'Allemagne tente une alliance avec le Mexique pour l'attaquer, elle, l'inattaquable, elle avait répondu par une entrée officielle dans le conflit le 6 avril 1917. Un vote du Congrès qui avait enflammé les Américains. Exception faite de quelques démocrates, l'élan patriotique avait été considérable.

« L'Amérique, avait proclamé le président Wilson, doit donner son sang pour les principes qui l'ont fait naître » tandis qu'un peu plus tard, le général Pershing partait pour la France se recueillir sur la tombe de Lafayette, au cimetière de Picpus à Paris, lançant pour l'histoire et la mémoire collective la célèbre phrase : « Lafayette, nous voilà ! »

Dès ce moment et bien avant les soldats combattants, des volontaires sans étiquette ni appartenance étaient partis se ranger aux côtés des Français, des Anglais et des Russes. Le détachement de John avait été envoyé en précurseur pour préparer le terrain avant l'arrivée massive des Sammies, ce nom que les autochtones français leur avaient donné par la suite. John a fait partie de ces ouvriers, bâtisseurs, maçons, menuisiers mais aussi cuisiniers, boulangers, infirmiers, médecins… Sur ce site de triage ferroviaire situé au carrefour des lignes Paris-Lyon-Marseille et du réseau ferré de l'Est de la France, ils avaient érigé de quoi accueillir les futurs combattants, mais aussi les blessés et les morts américains, toutes origines ethniques confondues.

Et lui, John Capitano, a tout foiré. Il rentre au pays, honteux et lamentable.

Il n'aurait jamais dû réagir aux provocations du balaise noir qui, dès le premier jour, sur le bateau, voulait en découdre avec lui. Lui, l'étoile montante de la boxe, depuis peu surnommé le « Puma de Manhattan », que tous considéraient comme une incontournable gloire en devenir du noble art, réduit maintenant au statut de meurtrier, sans compter ses deux mains cassées, sommairement soignées et qui lui font un mal de chien.

Il pense à Louise, la petite paysanne, si frêle et si forte, une guerrière à sa façon, une fille comme il n'en a jamais connu chez lui. La dernière fois qu'ils se sont aimés dans ce petit bois posé sur la plaine comme une tour de guet, il a compris. Sa pâleur inhabituelle, la façon dont elle lui a pris la main pour la poser sur son ventre à peine bombé…

Il y a maintenant plus de deux semaines de cela.

Il a raté deux fois leur rendez-vous secret du dimanche, le seul jour où elle peut voler deux heures d'un temps qui lui est chichement compté dans cette campagne désertée par les hommes. Du moins c'est ce qu'il a compris de ses gestes et de ces mots qu'elle roule dans sa bouche comme de petits cailloux et qui lui sont, à lui, hermétiques. Elle l'a attendu, en vain. Elle est rentrée, au désespoir, du moins il l'imagine. Elle l'a sûrement pris pour un lâche parce que sa disparition survenait juste après qu'elle lui avait, à sa manière tout en pudeur, révélé le mystère de son ventre arrondi. Cette pensée le révulse. Dès qu'il le pourra, dès que l'état de ses mains le lui permettra, il essaiera de lui écrire.

Son cœur cogne plus vite.

Louise lui manque, bien sûr, cruellement, mais c'est pire de se dire qu'il l'a trahie, elle aussi, en démontant la gueule de cet abruti qui ne cessait de vouloir l'affronter. Les camarades avaient arrêté le combat juste à temps mais, le soir, le Noir s'était retrouvé sur son chemin, provocateur, la bave aux lèvres, et John l'avait cogné, cogné, encore, encore. Jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il doit à tout prix écrire à Louise, lui expliquer, lui promettre…

Mais lui promettre quoi ? Qu'il reviendra ? Qu'il sera un père pour ce petit enfant en gestation ?

*Alors qu'il n'est, à cette heure, qu'un meurtrier en route pour le centre pénitentiaire de l'*American Expeditionary Forces.

Après quoi, ce sera Sing-Sing, peut-être…

Oh, my God, please, please…

Louise… Le prénom roule sur sa langue, glisse dans sa gorge, l'emplit tout entier. Il n'a pas eu le temps de lui dire son nom : John, John Capitano. Elle l'appelait Bibac, sans doute parce que, chaque fois qu'il la quittait pour rejoindre le camp, il répétait « I'll be back » *comme un mantra pour qu'elle comprenne qu'il reviendrait. Et là, il ne sait pas comment faire pour qu'elle sache qu'il l'aime et qu'il n'est pas un salaud. Il faut qu'il trouve le moyen de lui envoyer une lettre.*

Il tressaille, comme frappé en plein cœur.

Louise ! Il ne connaît même pas son nom de famille.

3

Charmes
14 février 1918

Louise se hâte sur le chemin balisé d'imposants noyers dont les fruits lâchés par centaines et que personne n'a ramassés avant l'hiver s'écrasent sous ses sabots. Elle s'arrête près du dernier arbre au-delà duquel le chemin s'ouvre sur des champs dont beaucoup ne sont pas encore labourés et, forcément, encore moins ensemencés. Les travaux continuent à prendre du retard, les gelées ont durci la terre, la rendant impossible à retourner. La neige, précoce, les a recouverts, et il faut attendre. Attendre. Toujours et encore, attendre.

Louise, pourtant, fait ce qu'elle peut. Mais les coups de fatigue se multiplient. Le matin, le front appuyé contre le flanc de la Noiraude pour la première traite, elle lutte pour ne pas se rendormir. Ou vomir, parce que l'odeur du purin lui soulève le cœur.

Le dos appuyé au tronc d'un vieux chêne, elle scrute les environs car le moindre buisson a des yeux et des oreilles. Georgine s'est fait surprendre avec son Sammy, un Noir, en plus, le scandale secoue le village.

Conséquence de la bêtise de Georgine, Louise est sous surveillance, elle le sait, elle le voit au regard de Léonie, à ses avertissements muets.

Pourtant, rassurée par le silence, la jeune femme franchit, coudes au corps, les cent derniers mètres jusqu'au Lancenet. Une fois dans le bois, elle trace jusqu'à leur « coin », l'arrière d'un monument funéraire privé, érigé par le propriétaire du terrain, inconsolable de la mort de son épouse adorée. Cette femme s'est, dit-on, suicidée en 1900, l'année de naissance de Louise, parce qu'elle ne pouvait pas donner d'enfant à son époux. Et lui, n'a jamais voulu d'autre femme, pourtant ça ne manquait pas, par ici, les filles fertiles et même les enfants en surnombre. Ce sacrifice de sa vie intime est incompréhensible pour les gens du village et il y a dans ce mausolée une sorte de malédiction. Aussi les villageois, superstitieux, répugnent à s'en approcher, c'est pour cette raison que Louise l'a choisi pour cacher ses amours interdites. C'est tout près de là, sur la route de Ternay que, quelques jours après l'orage qui l'avait obligée à se réfugier dans la grange de Georgine, elle avait vu arriver, sur ce vélo qu'elle aurait identifié entre mille, ce beau gars avec son chapeau à larges bords et son uniforme vert olive impeccable. Le chapeau et l'uniforme des Sammies. Ils n'avaient pas eu besoin de parler, ils s'étaient tout de suite reconnus. La suite n'avait pas fait un pli, Les baisers, les caresses,

l'amour, tout coulait de source avec ce gars si fort et pourtant si doux.

Louise se coule dans le fourré tapissé de mousses et de feuilles. C'est froid et humide mais elle s'en moque. Sa fébrilité la réchauffe, son impatience l'embrase.

Elle attend. Elle s'oblige à fredonner la chanson de Léonie.

« C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde, c'est l'amour qui console le pauvre monde… »

Pour conjurer un sort qu'elle pressent mauvais.

Une heure et demie plus tard, alors que la lumière décline sur le Lancenet, Louise sort de sa cachette, la mort dans l'âme. Bibac n'est pas venu. Elle prend conscience, après ce deuxième « lapin » qu'il lui a posé, que Bibac ne viendra plus.

Son corps où une vie prend forme contre son gré le lui crie. La dernière fois qu'elle a vu son amant, elle a essayé de lui faire savoir qu'elle est enceinte mais c'est si difficile de se comprendre, avec ces langages hermétiques qui érigent entre eux des barrières bien pires que les murs d'une prison. Alors elle a pris sa main et l'a posée sur son ventre. Les yeux pervenche de Bibac ont changé de couleur. Il a entrouvert la bouche et elle ne savait pas s'il allait éclater de rire ou se mettre à pleurer. Il a balbutié quelques mots, et il avait l'air bouleversé. Aujourd'hui, elle se dit qu'il était mécontent, contrarié, et que c'est la raison pour laquelle il n'est pas revenu. Les gars partent en courant, en pareil cas, c'est ce que prétend Léonie qui a, après tant d'autres, fait partie de la longue liste des filles-mères du canton.

Louise ferme les yeux, elle revoit Bibac ajuster ses habits sur son corps élancé, musclé, puissant aussi, un corps d'athlète. Elle l'a vu plusieurs fois serrer les poings, remonter ses bras vers son visage, lancer ses mains verrouillées en avant, se mouvoir comme une danseuse. Il voulait lui montrer quelque chose, elle lisait dans ses yeux que cela avait de l'importance pour lui, mais elle n'a pas compris de quoi il était question. À Charmes, personne ne lui a jamais parlé de la boxe.

Ce dernier dimanche, elle l'a regardé s'accroupir près d'elle, elle a vu son expression ardente, aimante. Il a juste prononcé ce mot qu'il murmure chaque fois qu'ils se séparent : « Bibac ».

Louise l'a suivi des yeux, longtemps, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une toute petite ombre que la côte de Ternay a fini par avaler pour de bon.

Le ventre de Louise va grossir, Léonie va bientôt l'enfermer à double tour pour que personne ne montre du doigt cette honte qu'elle inflige à sa famille.

Le désespoir la prend car elle sait maintenant que Bibac ne reviendra pas.

Elle sera fille-mère elle aussi, si la nature fait ce qu'elle doit.

Ici, dans cette campagne austère, c'est une punition à vie.

Et si c'est un garçon, elle devra lui donner le prénom d'un mort.

Elle murmure « Gustave » en posant la main sur son ventre.

4

Charmes
20 janvier 2009

Au bord de la tombe creusée dans une terre jaune, le cercueil attendait, recouvert du drapeau bleu-blanc-rouge. Un hommage aux combattants volontaires de la Résistance, comme l'avait été celui que l'on enterrait aujourd'hui. Dans la France occupée par les Allemands lors du deuxième conflit mondial, Gustave Devers, que tout le monde ici n'avait jamais appelé que Gus tout court, avait été un héros. Du moins c'est sous cette désignation pompeuse que son nom était entré dans les manuels d'histoire de la région.

La bise avait durci la neige pendant la nuit, elle figeait aussi l'assistance, mélange de quelques fossiles rescapés des deux guerres mondiales et de vieilles femmes en grand deuil.

À l'avant de la foule clairsemée, une femme brune, long manteau camel, bonnet de laine noire et bottes de

cuir, contemplait le catafalque avec morosité. Elle n'avait pas versé une larme depuis le début de la cérémonie. Tout le monde l'avait remarqué et elle sentait la réprobation dans les regards qui lui brûlaient le dos. À la vérité, Diane Devers ne ressentait rien, sinon le froid qui lui congelait les orteils et mettait la peau de ses joues à rude épreuve. Que cela se termine vite, que ce curé bavard cesse de répéter toujours la même chose, c'était tout ce qu'elle souhaitait. Diane avait adoré Gus, son père, quand elle était enfant mais, à l'adolescence, leurs relations avaient changé. Irène, sa mère, une femme distante et souvent amère, ne l'avait pas vraiment soutenue lors de ses affrontements avec lui. Entre autres innombrables sujets de discorde, l'un portait sur cet Américain, un Sammy débarqué en 1917 dans la région, dont tout le monde chuchotait à Charmes qu'il était le père biologique (on disait naturel en ce temps-là) de Gus. Georgine, une vieille femme du village, en parlait chaque fois qu'elle trouvait une oreille complaisante pour l'écouter. Georgine avait été la meilleure amie de Louise, la mère de Gus qui, hélas, n'avait jamais avoué ce qu'ici, encore aujourd'hui, on considérait comme une faute de guerre, même si elle avait été commise avec un allié, un sauveur, même. Car c'était bien ce que les Amerloques avaient fait, personne ne pouvait le nier : ils avaient sauvé la France. Mais c'est une constante de l'humain, sa reconnaissance est presque toujours assortie de rancune, comme s'il lui fallait absolument mordre la main qu'on lui a tendue.

Gus n'échappait pas à la règle. Non seulement il refusait de dire un mot sur son géniteur mais il s'était montré intraitable : il n'était pas, il ne pouvait pas être le fils

d'un Amerloque. Ou alors, si tel avait été le cas, il n'aurait pu s'agir que d'une relation forcée. Mais tout compte fait, non, même issu d'un viol, il n'était pas le fils naturel d'un Ricain, ni d'un Boche, ni d'un Rosbif, ni même d'un Français, au demeurant, pour lui c'était du pareil au même. Il n'était que le fils de l'homme qui avait épousé sa mère, en 1920, et qui lui avait donné son nom. Devers. Un père qui n'avait pas voulu de lui pour autant, obligeant Louise à laisser son « petit bâtard » aux bons soins de sa mère, Léonie, dans la maison juste à côté de la leur. Mais Gus se serait coupé les deux mains plutôt que de devoir admettre qu'Arsène Devers, un poilu revenu du Chemin des Dames en miettes et incapable de travailler, avait choisi pour femme la seule qui ne pouvait pas lui dire non. Car qui d'autre aurait voulu de Louise après sa « faute » indélébile ? Leur union avait été un échange de bons procédés, en quelque sorte. Louise assurait son entretien, sa subsistance et lui, en l'épousant, lavait son honneur de fille de peu qui avait couché avec un étranger et qui, en prime, en avait récolté un marmot.

– Ça faisait combien de temps que t'étais pas venue ? susurra une voix à quelques centimètres de l'oreille de Diane.

Elle s'était attendue à cette question qu'elle lisait, tel un reproche, sur toutes les figures croisées depuis son arrivée au village, quelques jours plus tôt. Celui qui osait l'exprimer, c'était Gaston, un petit cousin de Gus et de Diane, une grande gueule, né et fixé à Charmes pour l'éternité, telle une moule à son rocher. Comme elle ne répondait pas, il relança :

– Je me demande pourquoi en plus du drapeau français on n'a pas mis aussi le drapeau américain sur son cercueil…

Il ponctua sa phrase d'un ricanement de tabagique. Diane se raidit. Habituellement prompte à riposter, elle se sentait tout à coup incapable de sortir un mot.

– Amen ! Si vous voulez bien reculer, madame, monsieur, nous allons procéder à l'inhumation, les interrompit le curé, une main tendue vers eux d'une façon qui laissait à penser qu'il les prenait pour un couple.

Diane fit un pas de côté, fusillant de son regard sombre Gaston qui sourit niaisement.

– T'es pas curieuse pour un écrivain, dis donc !

Il y avait dans cette remarque une pointe de dédain qui n'étonna pas Diane. Ce rustre n'avait rien lu d'elle, c'était évident, pour cela encore aurait-il fallu qu'il sache lire. Du moins assez bien pour comprendre ses intrigues, plutôt sophistiquées aux dires de ses lecteurs. Et à Charmes, de toute façon, sa réussite littéraire ne suscitait pas l'admiration mais bien plutôt l'envie et la rancœur. Les gens croyaient qu'elle gagnait des « sous », beaucoup et facilement, sans se casser le dos ou se salir les mains dans les champs. Ici, tout « travail » non manuel n'étant pas considéré comme un vrai travail, même en y passant des années, elle ne voyait pas comment elle aurait pu les convaincre du contraire.

C'était, entre autres, une des raisons pour lesquelles elle avait un jour cessé de venir au village.

Gaston rejoignit les fossoyeurs qui s'avançaient vers le catafalque. Il en retira le drapeau tricolore, le plia avec

soin et le déposa religieusement entre les mains d'un ancien combattant croulant sous les décorations et les croix militaires.

Diane, immobile, les yeux secs, assista à la dépose du cercueil au fond du trou. Puis les gens vinrent courber la tête devant la fosse, se recueillir brièvement avant de défiler devant elle. Les poings serrés au fond de ses poches, elle avait érigé une barrière symbolique interdisant toute velléité d'embrassade et même de serrage de mains. « Allez-vous-en ! » aurait-elle voulu crier à tous ces gens à qui elle finit par tourner le dos. Puis elle resta face à la tombe, visage fermé, sous le regard impatient des croque-morts. À sa façon un peu sadique, elle les laissa mijoter encore de longues minutes dans la bise glaciale. Après quoi, lentement, elle rajusta son bonnet sur ses oreilles, resserra machinalement les pans de son manteau et d'un pas moins assuré qu'elle ne l'aurait voulu, remonta, tête baissée, l'allée où une maigre assistance larmoyante attendait encore près du portail.

Diane traina un peu dans l'espoir que ces retardataires s'en aillent. Elle s'arrêta devant la tombe d'Irène, sa mère, qui, sans que l'on sache bien pourquoi, avait demandé à être inhumée dans le caveau de sa propre famille, loin de son mari. Elle avait même exigé de l'être sous son nom de jeune fille, sans qu'il soit fait mention de celui de son époux. Diane, pour la première fois depuis dix ans, se dit qu'il s'était peut-être passé entre ses parents des choses qu'elle n'avait jamais soupçonnées. Mais, au fond, cette ignorance l'arrangeait. Elle n'avait pas besoin de connaître les mystères de ses géniteurs, elle avait déjà bien assez à faire avec les siens. Pour le confort et la sérénité, il

faut parfois savoir laisser les questions sans réponse et les aigreurs dans leur boîte.

Comme le dernier carré des pleureuses semblaient vouloir passer la nuit ici, ou peut-être l'obliger à s'arrêter et à écouter leurs jérémiades, elle évita l'allée principale et bifurqua vers le chemin de la fontaine près de laquelle elle savait trouver la petite porte à moitié dissimulée par les ronces. Elle eut quelque difficulté à seulement l'entrouvrir pour s'y glisser mais au moins, lui sembla-t-il, personne ne la vit quitter les lieux.

***

Gaston attendit que son équipe de fossoyeurs ait fini de recouvrir la bière de terre et déposé sur le tertre ocre les quelques gerbes de fleurs artificielles envoyées par les anciens combattants en hommage à l'enfant du pays. En tant que garde-champêtre, préposé à la surveillance du cimetière et à la bonne tenue des employés communaux chargés des cérémonies funèbres, Gaston devait patienter jusqu'à leur départ. Ensuite, il pourrait fermer le grand portail et filer au Café de la Place où le patron avait préparé un vin chaud à la cannelle, le rite immuable des après enterrements d'hiver. Aussi pressés que lui d'aller se taper le gorgeon qui les requinquerait après ces heures dans le froid, ses deux assistants le saluèrent distraitement en passant. Ils déposèrent leurs outils dans la remorque de la camionnette municipale, puis disparurent derrière le mur d'enceinte, précédés des quelques dernières vieilles du village, drapées dans leurs habits noirs et qui, comme toujours, rentraient chez elles à pied.

Gaston alla vérifier une dernière fois l'état de la tombe du nouvel occupant de son domaine. Il arrangea une gerbe qui avait glissé sur le côté puis, satisfait, emprunta à son tour l'allée centrale. Il n'était qu'à quelques mètres de la grille quand il lui sembla que quelqu'un était encore là.

Il lança de sa voix grasse :

– On va fermer, il faut sortir !

N'obtenant aucune réaction, il bifurqua de sa trajectoire en slalomant entre les plus vieilles tombes que personne n'entretenait ni ne visitait et qui, s'il n'avait pas été là, auraient depuis longtemps disparu. Il aperçut le bas d'un manteau beige, des bottes de cuir et, en faisant un pas de plus, une partie d'un bonnet de laine dont il n'aurait pu citer la couleur exacte. La silhouette se déroba comme si elle voulait ne pas être vue. Ça, par exemple ! marmonna-t-il en s'avançant un peu plus. Passé l'angle d'une tombe plus récente, il reçut le choc du visage qui se découpait sur la pierre grise d'un monument tellement abîmé qu'on ne lisait plus les lettres sur la pierre. Il reconnut les traits de la personne et soupira de soulagement tout en bouillant d'irritation car il avait passé l'âge de jouer à cache-cache. Il eut envie de s'exclamer : Qu'est-ce que tu fabriques, Diane, espèce de crétine ? Diane qu'il avait pourtant vue, cinq minutes plus tôt, quitter le cimetière en catimini par la porte de la fontaine, parce que, c'était bien dans ses manières de sauvage, elle ne voulait pas recevoir les condoléances des vieilles du pays. Elle était une fille du village, puisqu'elle y était née. Mais une qui n'avait jamais vraiment été du village, une de celles qui tordent les fesses en marchant, comme celles de la ville, et qui parlent *pointu* parce qu'elles ont honte de leurs origines.

C'était du moins ce que croyait Gaston qui n'allait à Dijon qu'une fois par an pour consulter le cardiologue et seulement parce qu'il y était obligé.

Pourtant, là, l'attitude étrange de sa cousine le mit en alerte. Il avait l'impression qu'elle essayait de se dissimuler et comme il s'avançait, elle lui lança un signe autoritaire qui semblait dire « dégage ». Il voulut protester mais, parce qu'il était stupéfait, aucun son ne sortit de sa gorge. Il dévisagea la femme en se demandant s'il n'était pas devenu fou. Car c'était bien Diane qu'il avait en face de lui. Mais ce n'était pas tout à fait Diane et il était incapable de dire pourquoi. Sinon parce que Diane venait à cet instant de monter dans sa voiture dont il lui sembla reconnaître le bruit du moteur, une BMW, une grosse cylindrée qu'on ne pouvait confondre avec aucune autre. Il frissonna, impuissant à résoudre cette énigme qui, comme chaque fois qu'il se sentait dépassé, se mit à lui fouiller le ventre comme un fer chauffé à blanc.

Il voulait savoir mais aussi, et surtout, il voulait se tirer de là. Et vite, parce qu'il se passait des choses trop bizarres dans *son* cimetière. Il n'avait jamais été amateur de drogues et il buvait rarement avant les cérémonies, se réservant pour après. Il *savait* qu'il n'était pas l'objet d'une hallucination mais la situation lui échappait et, quoiqu'il en soit, il devait fermer l'enclos des morts. À partir d'une certaine heure, il fallait que les défunts restent entre eux. Leurs esprits, il y croyait dur comme fer, pouvaient alors vagabonder et faire ce qu'ils voulaient : danser, rigoler, pleurer et gémir en rond, sans être dérangés.

Il ne pouvait pas laisser cette femme ici, ni l'enfermer avec les feux follets et les ectoplasmes, encore moins

laisser le portail ouvert pour qu'elle puisse s'en aller quand elle en aurait assez de jouer.

Il émit un « Diane » hésitant. La femme ne l'entendit pas ou bien elle fit semblant de ne pas l'entendre. Gaston sentit la moutarde lui monter au nez et, tout en prenant conscience qu'il se passait vraiment quelque chose d'anormal, il décida de s'avancer dans sa direction pour forcer l'indésirable à quitter les lieux. Mais elle dut deviner son intention. Vive et souple, celle qu'il avait prise pour sa cousine et dont il n'était pas encore tout à fait sûr qu'elle ne l'était pas, se mit en mouvement dès qu'elle le vit bouger et s'effaça derrière le monument de la famille Maîtrejean. Gaston entendit le frôlement de ses vêtements et le bruit léger de ses bottes sur les cailloux de l'allée. Il se rendit compte qu'il l'avait perdue de vue et, dérouté, s'arrêta net devant une grille rongée de corrosion. Il voulut se retourner parce qu'un bruit encore inédit venait de surgir derrière lui mais n'en eut pas le loisir. Un choc violent en haut du dos lui fit perdre l'équilibre. Il s'étala la tête la première et son cri mourut dans sa gorge au moment où celle-ci heurta la pointe rouillée de la grille, inutile protection d'un tombeau à l'abandon, qui la transperça de part en part.

5

Charmes
20 janvier 2009

Diane ralentit en abordant le virage serré au débouché du raidillon qui menait au promontoire de la Hulotte. Le mur d'enceinte du cimetière apparut, massif, flouté par la chape de brume qui noyait l'esplanade en arc de cercle. Son père l'amenait souvent ici, autrefois. Par temps clair, si on se postait à l'extrémité sud de la petite place, on apercevait au loin la chaîne des Alpes, le Mont-Blanc et ses neiges éternelles en fond d'écran. Un spectacle dont l'enfant qu'elle était, facilement émerveillée, ne se lassait pas et qui, la plupart du temps, annonçait la pluie pour le lendemain. En cette fin d'après-midi déjà sombre, Diane ne risquait pas de voir les montagnes au loin mais en approchant, au ralenti, elle remarqua quand même que le portail du cimetière était grand ouvert, la camionnette et la remorque de la commune abandonnées en plein milieu de l'allée. Il n'y avait personne en vue. Connaissant les

rituels des villageois et notamment ceux de Gaston, il était surprenant qu'il soit encore là et pas au bistrot, avec les autres cantonniers. Plus étrange encore, une voiture était arrêtée à l'extérieur, le long du mur, les portières avant grandes ouvertes, le haillon du coffre à moitié levé. Diane n'en était pas sûre, mais elle aurait juré que ce véhicule n'était pas là tout à l'heure quand elle était partie. Intriguée et, à vrai dire, gagnée par une drôle d'appréhension, elle pila. Une marche arrière de quelques mètres, et elle s'engagea dans l'allée, entre les sapins centenaires dont les aiguilles serrées plongeaient le décor dans une obscurité crépusculaire. Elle avança, au pas, constata qu'aucun autre véhicule ne stationnait sur l'esplanade et arrêta sa BMW à côté de la petite cylindrée, une Peugeot blanche dont, d'un coup d'œil réflexe, elle venait de déterminer qu'elle était immatriculée dans le département de la Côte-d'Or. Diane scruta l'ombre autour de ce véhicule abandonné. Aucun mouvement ou signe d'une quelconque présence, idem de l'autre côté du portail où régnait un silence de mort, certes de circonstance, mais troublant parce que si Gaston ou un de ses gars étaient encore là, elle aurait dû les entendre s'activer ou les apercevoir.

Perplexe, elle tendit l'oreille. Mais seul le vent aigre d'hiver murmurait dans les branches, ployant les cimes indolentes des grands arbres. Sans vraiment savoir pourquoi elle faisait cela, elle descendit de voiture et, laissant sa portière ouverte, marcha jusqu'à la Peugeot. Il n'y avait effectivement personne à bord, rien qui aurait permis d'identifier le conducteur. Rien, sinon, largué comme par inadvertance sur le siège côté passager, un journal chiffonné. Il avait été ouvert et replié n'importe comment et

Diane distingua un cercle jaune fluo entourant un article. Intriguée, elle se pencha pour mieux voir ce que la couleur flashy soulignait. C'était un avis de décès, une pratique encore en vigueur dans certains journaux régionaux. Et cet avis de décès, elle le connaissait puisque c'était elle qui l'avait fait publier ! Pour annoncer les obsèques de son père. Et ce n'était sûrement pas un hasard si un inconnu l'avait entouré ainsi. Tout aussitôt une explication simple s'imposa : un ami ou un collègue de Gus était venu à ses obsèques, il était arrivé trop tard et là, il était en train de se recueillir sur sa tombe.

Diane délaissa le quotidien et examina encore l'habitacle avec l'impression désagréable que quelque chose clochait. Puis, après une seconde ou deux d'hésitation, elle abandonna la voiture et s'avança vers l'entrée du cimetière qui l'attirait comme la lumière hypnotise un papillon de nuit. Elle se glissa entre le mur et la camionnette qui barrait le passage pour avancer la tête, prudemment, par l'ouverture. La scène lui sauta aussitôt à la figure. À quatre mètres de l'entrée, un homme était allongé sur le ventre, sa tête dressée en arrière formant quasiment un angle droit avec son corps. Une flaque brune s'était déployée autour de lui et il ne faisait aucun doute, à voir la tige de métal sur laquelle il était empalé au niveau de la glotte, qu'il avait rejoint le royaume des morts. Le cœur de Diane se mit à taper trop fort, le sang qui brassait dans ses tympans l'assourdit. Elle avait l'habitude pourtant, ce n'était pas la première fois qu'elle assistait à un tel spectacle. La mort, elle connaissait par cœur. Elle avait été flic pendant dix ans, dans une brigade criminelle, et la mort, violente, assassine, était son quotidien. Ce qui,

aujourd'hui, faisait toute la différence, c'était que la victime ne lui était pas inconnue. La veste de velours d'un vert chasseur, le pantalon de treillis aux tons de camouflage et les antiques godillots boueux identifiaient Gaston, son petit cousin. Un téléphone gisait à proximité de sa main droite et la grosse clef du portail du cimetière, assortie d'un porte-clefs en forme de ballon de foot, était tombée au milieu des graviers de l'allée. Diane sentit le poids de son propre portable dans sa poche. Elle pensa « 17 », le numéro des flics, mais quelque chose la retint. Elle était tentée de tâter le cou de Gaston – comme elle le voyait faire systématiquement par les flics de séries télévisées – mais elle se contenta de s'accroupir pour examiner la scène. Pas la peine de sonder les carotides, il était bel et bien mort, la figure livide et la langue violacée hors des lèvres tel un objet obscène en témoignaient.

Puis, sans formuler d'explication claire à ce geste, Diane ramassa le téléphone de Gaston. Elle était sur le point de se relever quand un remous furtif derrière le grand caveau tout proche la mit en alerte. Tous les sens bloqués, sans bouger autre chose que les yeux, elle scanna l'environnement. Un choc, ténu, un déplacement d'air, à quatre ou cinq mètres. Pas de doute, ça venait du monument des Roglet, le plus impressionnant, bien tape-à-l'œil avec ses colonnes et son marbre couleur lie de vin. La pénombre avait maintenant gagné pour de bon et une sale ambiance s'était installée entre les tombes. Diane ne vit rien mais elle ne chercha pas plus loin, son instinct lui ordonnant de foutre le camp, immédiatement. Car, à moins qu'il ait choisi ce moyen obscur d'en finir avec la vie ou qu'il ait fait une chute malencontreuse, Gaston n'était pas mort

tout seul. Et de toute façon, elle ne pouvait plus rien pour lui. Elle reflua vers le portail, s'y arrêta le temps de le dire à l'abri de la camionnette pour scruter l'esplanade, le bouquet de sapins et la vieille route en contrebas. Tout était désert mais dans cette atmosphère délétère rien ne paraissait normal.

Aussi vite qu'elle put, tout en résistant à l'envie de courir, Diane marcha jusqu'à sa voiture. Elle sourcilla. La portière côté conducteur était fermée. Pourtant elle était sûre de l'avoir laissée ouverte. Elle épia encore l'ombre avant de monter à bord, s'empressa de verrouiller les ouvertures et s'efforça de reprendre son souffle. C'est au moment de démarrer qu'elle se rendit compte qu'elle avait toujours le téléphone de Gaston à la main.

– Merde, jura-t-elle entre ses dents.

Elle devait aller le remettre où elle l'avait ramassé et, plus sérieusement encore, appeler les flics. Mais retourner là-bas, dans cet amas de tombes où circulaient des ondes funestes et où, peut-être, l'épiaient encore les assassins de son cousin, était au-dessus de ses forces. Et puis, maintenant qu'elle avait touché l'appareil, il y avait des traces d'elle dessus. Elle était bien placée pour savoir quelles pouvaient en être les conséquences dans le cadre d'une enquête sur une mort éminemment louche.

Elle tressaillit quand l'écran de Gaston s'éclaira subitement tandis qu'un ronflement discret signalait l'arrivée d'un message. Elle posa les yeux sur l'appareil mais n'eut pas le temps d'en faire plus. Un autre bruit venait de surgir dans son dos.

Un petit couinement, un souffle.

Et c'était là, tout près, dans la voiture.